

Hic sunt leones

Paul Marram

Paul Marram

Hic sunt leones

© Paul Marram, 2026

ISBN numérique : 979-10-439-0399-1

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

J'espérais rester avec les collègues ce soir, dîner avec eux, mais l'hôtel était plein, un problème de réservation. C'est tombé sur moi, j'ai dû venir jusqu'ici, une sorte de *bed and breakfast*, loin de tout. Je me suis installé dans le salon parce que je ne supportais pas de rester seul dans la chambre. On a fait du feu dans la cheminée, on m'a servi un cognac. Ça va un peu mieux... Maintenant, je regarde les flammes, elles dansent, on a raison de dire que les flammes dansent, surtout lorsqu'on déprime. J'écoute le silence particulier de cet endroit, plein de craquements, si profond qu'il laisse toute la place aux idées noires. J'aurais bien aimé rester avec les autres... Il faut dire que je traverse une période difficile, un peu stressante. Il y a quelques jours, en rangeant mon garage, j'ai retrouvé les carnets que je tenais à vingt ans, un journal intime si vous voulez. Le moins que je puisse dire, c'est que j'ai éprouvé un choc. Ce texte m'est rentré dedans comme un malotru. Je n'avais pas oublié cette période de ma vie, si marquante pour moi, je pourrais même dire traumatisante, mais, depuis le temps, certains détails s'étaient perdus, j'avais réécrit l'histoire... En écoutant ma propre voix trente ans après, comme vous maintenant vous écoutez la mienne, j'ai retrouvé intactes de vieilles souffrances que mon inconscient avait soigneusement ensevelies ou corrigées. Les carnets sont désormais rangés dans leur boîte mais le jeune homme qui les a écrits est resté auprès de moi, une présence non désirée, envahissante. Je ne parviens pas à me débarrasser de lui. Rester comme ça, en compagnie d'un type que j'ai voulu supprimer autrefois, c'est éprouvant. Il a surgi hors du cahier dès que je l'ai ouvert, plein de rancune, et il est venu me hanter, un vrai fantôme. Comment j'aurais pu deviner que cette lecture me mettrait dans un état pareil ? J'ai besoin d'en parler. Pour que vous compreniez bien la situation, je dois prendre le temps de vous le présenter. Je ne sais pas par où commencer. J'ai peur de vous perdre. Si je remonte trop loin, vous allez vous lasser ; si je vais trop vite, vous risquez de manquer l'essentiel. Je vais d'abord vous raconter une histoire, non, vous décrire une scène plutôt. Dans un roman policier, ce serait une scène de crime avec, au milieu, la forme d'un corps dessinée à la craie sur le trottoir. Comme ça, vous aurez une idée assez précise du personnage. L'année de mes dix-huit ans, j'avais noué une relation platonique avec ma professeure d'anglais, nous avions de grandes conversations, nous nous entendions à merveille... Sans doute, notre séparation à la fin de l'année lui fût

intolérable car elle changea de comportement, elle passa à l'attaque, enfin, c'est comme ça que je le vécus à l'époque. Un soir de juillet, elle me donna rendez-vous, loin de chez elle, loin de chez moi. Dès les premiers instants, elle me parut très agitée. Elle ne cessait pas d'évoquer une lettre que j'aurais dû recevoir le matin même : « Tant mieux, me disait-elle, parce qu'elle aurait pu te troubler, te fâcher ». Je sentais bien que cette lettre faisait défaut, qu'elle ne pouvait pas me dire ce qu'elle avait écrit. Les gens la regardait, elle a même failli tomber, tellement elle était nerveuse. Quand nous sommes arrivés près de sa voiture, elle m'a serré les mains avec une expression douloureuse, elle a décrit la texture de ma peau, la forme de mes doigts, « des mains d'étrangleur » m'a-t-elle dit, les yeux perdus. Les mots qu'elle retenait la blessaient, je le sentais. Elle a proposé de me raccompagner. J'ai accepté mais, elle n'a pas démarré le moteur de la voiture, nous sommes restés sur le parking. Tandis qu'elle cherchait à libérer les émotions qui la terrassaient, je dessinaï des signes sur le parebrise rendu brumeux par la condensation. Elle me reprocha alors ma « merveilleuse insouciance » comme si je refusais de deviner ce qu'elle ne disait pas. Je voyais bien qu'elle attendait d'être rassurée mais je ne pouvais quand même pas la prendre dans mes bras... Elle avait trente-six ans, comme ma mère, et j'en avais dix-huit. Il n'était pas question d'amour entre nous... Je n'avais pas prévu cet embarras particulier, comment me sortir de là sans la vexer ni l'irriter ? Assis l'un près de l'autre dans cette voiture arrêtée, silencieux, tendus, nous étions tous les deux très mal à l'aise. Si bien que je ne fus pas surpris lorsqu'elle se jeta contre ma poitrine, follement, comme elle se serait précipitée dans un gouffre pour en finir avec le vertige. J'ai caressé ses cheveux un peu raides, durs comme des poils. Elle a souri. Moi, tout ce que je voyais, c'était son visage tordu par la souffrance, osseux, anxieux, elle n'était pas belle. À quel moment nous sommes passés à l'arrière de la voiture ? Je ne me souviens plus. Il le fallait sans doute. Je sais seulement que je ne ressentais pas le besoin de la toucher, par contre, je voulais bien découvrir certaines choses qu'on ne m'avait jamais montrées. La jeune prof idéaliste et poétique qui m'avait bercé d'illusions laissait peu à peu la place à une femme inconnue, excitée, animale, très angoissée aussi. Malgré la surprise, je ne perdis pas le nord car je voulais absolument réaliser mon autopsyie du corps féminin. J'ai dégagé ses cuisses et, dans l'obscurité, ma main s'est posée sur son pubis, une chaude humidité m'a rappelé les blagues des copains au sujet des filles qui mouillaient. Après, j'ai fait ce qu'elle me demandait...

Je me souviens encore de la gare où j'attendais le départ de mon train avec une grande impatience... Une impatience que je dissimulais en parlant de notre

séparation avec des accents émus. Elle était là, auprès de moi, elle avait l'air d'une folle avec ses cheveux défaits, ses pommettes rougies par le feu du désir. En vérité, je n'avais qu'une envie, partir, ne plus la voir, ne plus mentir. Quand je fus seul, je restai anéanti. C'était ma première fois et je ne ressentais aucune satisfaction. Au contraire, les larmes montaient, je tremblais en regrettant amèrement d'avoir cédé à cette demande, j'aurais dû attendre, trouver quelqu'un d'autre, une fille de mon âge. Je n'en voulais pas à cette femme de m'avoir ainsi détourné, non, je me reprochais ma propre complaisance, mon imprudence, mon insincérité. Car, l'origine de mon malaise me semblait plus complexe, plus profonde. Elle m'avait intimidé mais, autre chose en moi s'était brisé, il ne s'agissait pas seulement d'une déception perturbante, le choc était venu se loger dans une faille plus ancienne, cela ressemblait plutôt à une répétition, à une rechute. C'était donc cela la sexualité ? La pénétration d'un corps en passant par une muqueuse poilue, chaude et trempée dans une vague odeur de fesses ? Il fallait le croire puisque ce que je venais de vivre était bien réel contrairement à mes rêveries d'adolescent mais je ne parvenais pas à m'y résoudre, il existait sûrement un autre visage de l'amour beaucoup plus intéressant qui ne m'avait pas été révélé. Ce n'était pas possible d'en rester là... Sans doute, je ne désirais pas cette femme, c'était pour ça. J'avais manqué un rendez-vous... Manqué ? Le mot me parut un peu faible, presque inapproprié car il résonnait maintenant dans un cœur dévasté, j'éprouvais un dégoût croissant, une nausée que je n'avais encore jamais connue, fade, immense, un désenchantement et surtout, je vivais ce moment comme une blessure ravivée alors que c'était la première fois que je connaissais l'intimité d'une femme, quelle sensation étrange de déjà vu... Il fallait bien l'admettre, je n'avais pas du tout apprécié d'être ainsi manipulé, entraîné. J'avais consenti à ce rapport sexuel, je l'avais même désiré mais il me laissait en état de choc. Je ne m'en suis pas remis, je crois. Après cet événement, j'ai changé, je me suis refermé sur moi-même. Pourtant, dans les mois qui suivirent, je n'ai jamais rattaché mon goût croissant pour la solitude à ce questionnement. Il me semblait que c'était mon sort de vivre seul, ma responsabilité, ma peine aussi. Je souffrais passivement ; au fond de moi des lumières s'éteignaient les unes après les autres, je le regrettais mais je ne faisais rien pour interrompre cette déréliction, comme un vieillard se résigne à diminuer. C'était de ma faute si je n'avais pas compris les intentions de cette femme, si je m'étais soumis. Finalement, j'étais puni. Aujourd'hui, le lien entre ce rendez-vous particulier et mon incapacité croissante à aller vers les autres m'apparaît évident. À ce moment-là, je n'y songeai même pas. Trois années

s'enfuirent... Je préfère ne pas en parler. Il ne s'est rien passé pendant tout ce temps, j'avais vingt ans mais j'étais mort. Je veux dire, socialement. Et puis, un jour, c'était à la fin de l'année universitaire, en mai, un camarade de lycée, installé à Paris, me sollicita pour partager son appartement. Je crois qu'il ne trouvait pas de colocataire à cause du quartier... Peu importe, j'acceptai tout de suite. J'étais décidé à changer de vie, à sortir de cette solitude invalidante. Au début, je peux dire que ça a bien marché. Des copains venaient chez nous sans arrêt, je retrouvai une vie normale. Tout naturellement, parce que mon ami était sociable, je cessai d'être un solitaire infréquentable. Quand une fille de notre entourage se montra un peu pressante, je ne fus pas surpris. Noémie restait chez nous, sans raison apparente, elle me trouvait intéressant... Un soir, elle me déclara que je lui plaisais, comme ça, très simplement, en bafouillant. Elle me voulait... J'obéis... Pourquoi ne pas lui faire plaisir après tout ? Elle ou une autre, cela m'était un peu égal... J'allais enfin vivre comme tout le monde. En attendant la fille idéale, elle ferait l'affaire. Elle n'était pas laide, elle avait mon âge. Malgré tout, plusieurs problèmes se posèrent presque immédiatement. Le premier, c'est qu'il me manquait l'élan du désir. Noémie me plaisait, certes, c'était une fille très sensible, adorable mais je lui laissais croire que j'éprouvais des sentiments dans le seul but d'obtenir des faveurs sexuelles qu'en vérité, je ne désirais pas vraiment. En faisant ma connaissance, elle réalisa que son ex était un obsédé qui ne l'avait jamais aimée. « Je le savais, me répétait-elle, je le savais que tous les mecs n'étaient pas comme ça ! » Ce fut une révélation. Après le désir autoritaire de ma prof, l'amour tyrannique de cette fille s'imposa contre ma volonté. Noémie formait des projets pour deux à l'échelle de nos existences tandis que, moi, j'avais l'impression d'être embarqué dans une histoire qui ne me concernait pas. Bientôt, son corps cessa de m'intéresser, il me semblait avoir été modelé par « l'autre » pour répondre à ses fantasmes. Elle portait dans l'ombre de sa cuisse les initiales de cet homme, tatouées à jamais. Il l'avait marquée... Vous vous rendez compte ? Je l'aimais bien, elle avait la peau douce, elle gémissait quand je la caressais mais je me suis vite lassé de ses petites impudeurs. Pour me motiver, je songeais à d'autres filles, subissant et infligeant ainsi une double punition à notre couple... Je dissimulais tout ce que je ressentais : mon dégoût des préliminaires, tellement ennuyeux, laborieux, mon ennui lorsqu'il fallait encore faire des câlins... Je me forçais, j'en venais à éviter les moments intimes. Surtout, surtout, je n'appréciais pas cette exigence de maturité que Noémie voulait m'imposer. Je débarquais du pays de la solitude absolue, je ne savais rien de la vie de couple, je ne m'intéressais pas à ces

questions, je n'étais pas prêt. Je ne pouvais pas exprimer ce que je ressentais puisque je n'étais pas amoureux. Évidemment pour Noémie, c'était plus facile, elle maîtrisait parfaitement le sujet, elle avait plein de choses à dire, ça débordait. Elle suivait des cours de psycho à la fac, elle connaissait le vocabulaire, les théories, elle mettait des noms sur toutes les émotions qui l'assaillaient. Ce discours professionnel, jeté comme une eau glacée sur mes relations intimes, mes faiblesses, mes secrets, je ne l'acceptais pas. Bref, j'étais résolu à mettre fin à la supercherie lorsque Noémie m'apprit qu'elle était enceinte avec un petit sourire inquiet. Trois mois après notre rencontre ! Je me précipitai au planning familial pour organiser l'avortement mais on me reçut sèchement au motif que ce n'était pas mon corps. Soit. Noémie hésita mais elle se rendit à la raison et elle accepta d'interrompre la grossesse. Cet épisode acheva de nous désunir. Elle était triste. Moi, je ne pouvais plus avoir de rapports avec elle. Je l'admets, j'éprouvais une répulsion. Cette matrice, je n'en voulais plus. Au début, je la rejetais parce qu'elle me parlait de la sexualité d'un autre homme, après l'avortement, je la redoutais à cause de ce risque de paternité non consentie. Au point où nous en sommes, je peux vous le dire, j'analysais cette grossesse comme une stratégie d'enfermement, une menace, un piège... Angoisse masculine classique... Je sentais bien que cette injustice envers ma tendre amie la faisait souffrir, combien moi-même je me rendais malheureux mais je ne pouvais pas l'aimer. Pour sortir de cette crise silencieuse, nous partîmes en vacances, rien d'extraordinaire, quelques jours, chez ses parents.

Nous n'avions pas anticipé leurs réactions, leurs questions. Implicitement, notre rupture se consommait déjà mais, eux, ils l'ignoraient, ils découvraient notre relation... Il fallut jouer le jeu, paraître amoureux, mentir une nouvelle fois. Ils ne savaient pas pour son ex, le pornographe, mais ils avaient deviné que leur fille vivait sous l'emprise d'un homme dominateur et cela les inquiétait. Alors quand ils me virent arriver, ils s'emballèrent... Ma tête de belette, mes yeux chassieux, mon air fourbe, visiblement, ils s'en accommodèrent. J'étais poli, discret, bien élevé, je ne la ramenais pas, au contraire, j'avais le profil du gendre idéal, je les rassurais. Plus je mentais à sa mère, plus elle s'enthousiasmait, elle était comme sa fille, prête à croire n'importe quoi pour réaliser ses ambitions matrimoniales. Nous en étions là de notre idylle lorsque survint une visiteuse, une amie de la famille, Tania... Je n'ai pas eu de chance jusqu'à présent, reconnaissez-le. Je couche une première fois, je suis traumatisé au point de fuir toutes les femmes pendant trois ans ; je couche une seconde fois, j'ai droit à un avortement... Quand Tania apparut, j'ai tout de suite pensé que j'avais enfin du

bol car elle incarnait l'archétype de la fille qu'on adore comme un fétiche. Je savais depuis longtemps que j'aimais cette illusion particulière mais je ne prenais pas au sérieux une inclination qui pourtant me dévorait... Je me disais : tous les garçons désirent les créatures avec un mauvais genre, que ce ne sont que des égarements passagers... Cependant, au fil du temps, dans ma solitude, j'avais défini le concept, affiné mon goût, élaboré des scénarios fantasmatiques... Ces rêveries occupaient finalement tout l'espace laissé vacant par mes contrariétés amoureuses, elles m'envahissaient. Dès que Tania est entrée dans le petit salon où je me tenais en compagnie de Noémie et de ses parents, j'ai su que sa force de séduction, pourtant médiocrement sensuelle, se révélait parfaitement conforme à mes attentes. J'ai dissimulé, rejeté, maîtrisé la tentation en dressant un barrage à même d'arrêter l'impétueux besoin de la connaître... Barrage fait de vieilles injonctions au devoir, de débris de prudence, de rebus de sérieux... En vain... Je ne sais pas comment je suis parvenu à masquer mes sentiments lors de cette soirée car je n'avais plus qu'une idée en tête : elle devait m'appartenir. J'avais enfin trouvé la fille de mes rêves... Elle était venue me chercher dans la maison de mes beaux-parents pour me sauver de mes contradictions... Après son départ, j'en appris un peu plus sur elle. Je n'eus même pas à poser de questions car Noémie entendait contrarier ce torrent de séduction... Elle me dit que Tania couchait avec tout le monde, souvent des hommes mûrs, qu'elle avait des maladies, que les femmes la détestaient parce qu'elle brisait les couples. Ses parents la recevaient toujours, en voisine, parce qu'au fond, malgré la fortune de sa famille, c'était une pauvre fille, livrée à elle-même qui rêvait de faire du cinéma... Ces informations s'ancrèrent dans mon esprit, essentielles, fondamentales. Une actrice... Le prototype de la femme fatale. Le lendemain, on me demanda d'accompagner Tania et la sœur de Noémie jusqu'à la ville voisine où elles devaient faire des courses. Tania se sentit sans doute plus libre que la veille et moi-même, je me laissai tenter. Elle devint joueuse, très joueuse même. Je ne sus pas contenir mon désir de lui plaire. Sous le regard noir de notre chaperon, nous nous livrâmes à des manœuvres obscènes, nous en arrivâmes aux frôlements, aux allusions grivoises. Je dévorais ses petites lèvres roses, je me noyais dans ses yeux verts, je m'abîmais dans les replis de son short étroit, je n'en pouvais plus. Noémie reçut fort mal le récit de cette escapade. Sa sœur m'accabla. Je ne me défendis pas. Après une dispute, nous abrégâmes notre séjour, le lendemain, nous étions à Paris, le surlendemain, nous avions rompu.

Peu après ma séparation, je décidai d'écrire des livres. J'avais le temps, j'avais l'opportunité, j'avais le mobile, le fait est que je commis un délit

d'inaboutissement littéraire cette année-là. Je voulais parler de Tania, de mon désir, traduire cette force vitale avec des mots. Après ma dormance de trois années, il m'apparaissait indispensable de comprendre ce qui m'arrivait. Alors, je m'appliquai à tenir mon journal, avec une grande régularité, plusieurs pages par jour, celui-là même que j'ai retrouvé dans mon garage. Surtout, j'en fis un laboratoire de ma création. En attendant de trouver le sujet d'une vaste fresque romanesque, je lançais des idées. J'écrivais de manière éjaculatoire, sans méthode, sans rigueur, comme j'aurais étreint Tania pour me vider d'un trop plein de sève. Dix, vingt pages, pas davantage, le soir, le matin, la nuit. Je ne travaillais pas mes textes. Quand je les relisais, une anxiété très singulière m'empêchait de les reprendre. Je ne me supportais pas... C'était physique, j'aurais pu vomir. Dommage parce que j'éprouvais toujours une joie intense à les écrire. Des histoires, j'en avais plein, toutes plus ridicules les unes que les autres. Je vais vous en donner quelques exemples pour que vous compreniez pourquoi j'étais incapable de produire un roman. Commençons par l'histoire de ce type qui perd toute illusion sur l'amour lors d'un jeu entre amis. Imaginez un peu : une fille et un garçon, désignés par le hasard, les yeux bandés, doivent s'embrasser et se caresser sans pudeur, devant leurs copains, dans une ambiance tribale, survoltée, nymphomane... Est-ce que le sort lui accordera la chance d'embrasser la fille qu'il aime ? Non, bien entendu. C'est un butor qui obtient ce privilège, précisément le type qu'il déteste le plus. La fille semble ravie. Lui, il enrage car il a découvert entre temps que le jeu était truqué, qu'il ne pouvait pas gagner. Je continue ? En voici une autre : juste au moment où une femme renonce à repousser les avances d'un client très entreprenant, un collègue arrive... L'agresseur s'en va, l'homme reste seul avec cette femme. Il la connaît bien, il la désire depuis longtemps, elle l'intéresse beaucoup... Après l'incident, elle est très gênée, elle ne sait plus où se mettre... Il tente de lui parler, il lui sourit, il lui prend la main. Elle s'enfuit en pleurant. Peut-être que le moment était mal choisi... Cette objection ne le touche pas, il éprouve un fort dépit, il ressent de la colère, de la jalousie, il devient dangereux... Il va à sa rencontre, il entre dans son bureau, et là, devant tout le monde, il lui avoue ses sentiments dans un discours incohérent, mêlant désirs violents, émotions sincères et frustrations professionnelles. La jeune femme est meurtrie, sa cheffe de service est mécontente. Quand il reprend ses esprits, il est trop tard. Il ne lui reste plus qu'une chose à faire : disparaître. C'est vrai, je le reconnais, ces histoires s'inspiraient très librement du Décaméron... En voici une autre... Dans un appartement bourgeois, un fils de famille fantasme sur la femme de ménage, une